Commémorations A Berlin, le voile se lève sur la «rafle du Vieux-Port»

Réservé aux abonnés Le mémorial de Sachsenhausen inaugure dimanche 19 avril une plaque en souvenir des déportés de la rafle de Marseille, perpétrée par la France de la collaboration en 1943. Les survivants tentent, par leurs témoignages, d'en raviver la mémoire.



En 1943, 250 jeunes sont envoyés en Allemagne comme travailleurs forcés, au camp de concentration de Sachsenhausen. (Markus Schreiber/AP)

Par **Christophe Bourdoiseau** *correspondant à Berlin*
Publié le 18/04/2026 à 9h06

Ce ne sont que quelques petites phrases gravées dans la pierre. Mais elles symbolisent l'un des plus grands crimes contre l'humanité commis par les nazis et l'Etat français. Le mémorial du camp d'Oranienburg-Sachsenhausen rend hommage dimanche 19 avril aux 20 000 habitants du quartier de Saint-Jean de la «rafle du Vieux-Port», à Marseille, en posant une plaque souvenir à l'entrée du mémorial.

En 1943, ce quartier populaire fut minutieusement détruit à la dynamite. Parmi les «évacués», 250 Marseillais sont déportés comme travailleurs forcés au camp de Sachsenhausen, à 30 kilomètres au nord de Berlin. Beaucoup n'en reviendront pas.

Amnésie collective

Cet événement, qui reste encore méconnu en France, pourrait bientôt trouver sa place dans l'histoire de l'Occupation et de la collaboration. En 2019, l'avocat marseillais Pascal Luongo a déposé une plainte contre X pour crime contre l'humanité, ce qui a entraîné l'ouverture d'une enquête diligentée par l'Office central de lutte contre les crimes contre l'humanité, les génocides et les crimes de guerre. *«C'est un acte de barbarie qui va être inscrit dans les livres d'histoire, aux côtés de la rafle du Vél d'Hiv et du massacre d'Oradour-sur-Glane»*, assure l'avocat du barreau de Marseille, dont le grand-père fit partie des victimes.

La «rafle du Vieux-Port» est une page sombre de l'histoire de Marseille, qui souffre encore d'une amnésie collective. *«Cette mémoire, elle existe. Mais elle a été étouffée. J'ai été longtemps condamnée au silence après la guerre»*, témoignait fin décembre l'une des survivantes, Suzanne Fritz, invitée à Berlin avec le collectif Saint-Jean, l'association des victimes, par l'ambassade de France en Allemagne pour raconter cette grande rafle lors d'une conférence.

Le quartier Saint-Jean a été vidé de ses habitants puis consciencieusement rasé, maison par maison. *«Du 1er au 19 février 1943, le génie de la Wehrmacht [l'armée régulière allemande] a détruit à l'explosif 1 500 immeubles qui étaient au cœur de Marseille»*, rappelle Pascal Luongo. Plus de 80 rues et places sont rayées des cartes.

Pendant douze ans, il y a eu un gigantesque terrain vague sur le Vieux-Port. *«Personne n'a demandé pourquoi. On disait que c'était à cause des bombardements,* raconte l'avocat. *Les responsables de ce crime étaient toujours dans l'administration après la guerre, et ils n'avaient aucun intérêt à libérer la mémoire.»*

La traque des «indésirables»

Heinrich Himmler, chef des polices allemandes, de la SS et architecte de la Shoah, qualifiait Marseille de *«porcherie»*. Il avait ordonné la traque des *«indésirables»*, dans ce quartier habité majoritairement par de modestes familles immigrées de Naples. Le chef des SS en France, Carl Oberg, disait : *«L'Europe ne peut vivre tant que Marseille ne sera pas épuré.»*

C'est lui qui mènera «l'opération Sultan», planifiée avec l'administration française. Le directeur général de la police française René Bousquet ainsi que les préfets Antoine Lemoine et Pierre Barraud procèdent à «l'évacuation» de la population avec 12 000 agents. *«C'est la police française qui a frappé aux portes,* a insisté le président du collectif Saint-Jean Antoine Mignemi, à l'ambassade de Berlin. *J'habitais au 66 de la rue Saint-Laurent. Les policiers nous ont dit : "n'oubliez pas de fermer la porte". Ils nous faisaient croire qu'on allait revenir. En réalité, c'était une rafle. On a tout perdu.»*

Les «évacués» se retrouvent au camp de Fréjus. Certains retourneront à Marseille, où ils n'auront plus de logement. Parmi les autres, 250 jeunes sont envoyés en Allemagne comme travailleurs forcés, au camp de concentration de Sachsenhausen.

«Vous êtes entrés par la porte, vous en sortirez par la cheminée», disait le commandant du camp en accueillant les prisonniers. Après une tentative de fuite, Roger Agresti, l'un des 250 Marseillais déportés, est affecté au bataillon disciplinaire pour tester des chaussures militaires fabriquées par des entreprises allemandes. Il fut membre du «commando des coureurs» du «chemin des chaussures», une sorte de parcours du combattant fait de béton, de sable, de pavage, de graviers, d'eau et d'argile. Etre affecté à ce commando équivalait à une condamnation à mort. Roger Agresti marchait tous les jours onze heures autour de la place d'appel, le long de clôtures, avec un sac de 12 kilos rempli de sable ou de briques. A la fin de la journée, il avait parcouru 40 kilomètres, soit un marathon.

«Il est revenu à Marseille, dans le monde des vivants»

Ceux qui tombaient et ne se relevaient pas étaient perdus. Ils étaient tués d'une balle dans la tête et leur corps était détruit dans les fours crématoires. Si les SS jugeaient qu'un marcheur s'était mutilé volontairement, il était exécuté le dimanche sur la place d'appel. L'orchestre du camp, composé de détenus, était convoqué pour accompagner en musique les pendaisons.

Les «coureurs» passaient 40, 50, 60 fois par jour devant la devise du camp, inscrite sur un panneau : *«Il existe un chemin vers la liberté ! Ses étapes sont : l'obéissance, le travail, l'honnêteté, l'ordre, la propreté, la sobriété, la sincérité, le sens du sacrifice et l'amour de la patrie !»*

Par chance, Roger échappera à la «patrouille des pilules», qui testait les drogues destinées aux soldats du front. Ces *«coureurs»* dopés marchaient jour et nuit jusqu'à mourir d'épuisement, par arrêt cardiaque.

Roger Agresti a tenu huit mois : *«Il n'aurait jamais dû sortir vivant de ce camp. C'est son âge qui l'a sauvé. Il avait 21 ans»*, explique son fils, Gérard. Il n'a pas seulement survécu au «chemin des chaussures», mais aussi aux bombardements des alliés et à la «marche de la mort», après l'évacuation du camp. A la fin de la guerre, il pesait moins de 40 kilos. *«Il est revenu à Marseille, dans le monde des vivants»*, raconte Gérard Agresti. Il sera l'un des *«miraculés de Sachsenhausen»*, parmi ces 250 Marseillais que la police française a livré aux Allemands en 1943, après la rafle.